

ment du siècle, ce chiffre avait même été surpassé. Cette année, la quantité totale de grains récoltés était de 7,315,913 minots, dont 2,931,240 minots de blé, ou plus d'un tiers ; comme la population était alors de 471,876 âmes on a un résultat de sept minots par tête.

Voyons maintenant où en est cette proportion : en 1861, sur un total de 27,565,179 minots récoltés, il n'y a que 2,654,554 minots de blés ou  $\frac{1}{2}$  ; mise en rapport avec la population qui atteint le chiffre de 1,111,566, cette quantité n'est que  $2\frac{1}{2}$  minots par personne, ou la moitié de la consommation qui est de cinq minots par tête ; nous devons donc en importer une quantité égale au montant de notre récolte. Le chiffre précis de nos importations de céréales se prouverait moins facilement à l'aide de documents publics, parce qu'une grande partie nous vient du Haut-Canada.

On pourrait dire que la récolte du blé n'est pas toujours la plus favorable et la plus judicieuse. On ajoutera même que là où la culture est la plus intensive, le blé n'occupe pas le premier rang pour la quantité. Sans aucun doute, mais aussi on ne peut rien conclure sur cette question sans examiner le principe même de toute l'économie rurale.

Le blé pourrait être très avantageusement remplacé par des plantes améliorantes qui servent à faire reposer le sol des récoltes précédentes, et à le rendre plus propre à celles qui doivent suivre. Mais tel n'est pas le système suivi en Bas-Canada. On a laissé de côté le froment parce que le rendement diminuait ; mais en changeant de système, on n'a pas changé de principe ; on s'est plié aux circonstances, voilà tout.

La culture du blé a été remplacée par celle de l'avoine qui se fait maintenant sur une grande échelle, et la meilleure preuve de l'épuisement considérable du terrain se trouve dans le rendement de cette céréale. Au point de vue des prix, de la chimie agricole, comme de l'expérience, un minot de blé ne peut être remplacé que par trois minots d'avoine. Or les chiffres officiels démontrent que le rendement de l'avoine est de 18 minots seulement, lorsque celui du blé est de 10. On doit conclure de là que la terre a perdu un tiers de sa fertilité.

Cette conclusion s'explique par l'absence d'amélioration sous le rapport de l'élevage du bétail. En 1827, il y avait une tête de gros bétail pour cinq acres en culture, et en tout une tête par deux acres. En 1861, la proportion entre le chiffre total du bétail et la surface en culture n'a pas augmenté d'un huitième, mais si on prend le gros bétail seulement, la proportion n'est plus que d'une tête par sept acres.

Ainsi durant plus de trente ans l'amélioration du sol est restée la même, et la série de récoltes épuisantes n'a pas été ralentie. Mais en 1827, dans plusieurs paroisses, le sol était encore dans toute sa richesse et sa fertilité premières.

Les produits sont en raison du capital multiplié par le travail ; or